



Là, tout n'est qu'ordre et beauté

Une nouvelle de PATRICK MUSSARD

Enfin, le soleil réapparaît. Il chasse le gris et s'installe au firmament comme fixé au plafond. Lui, il ferme les yeux et s'allonge, nu sous ses rayons. Son corps se tiédit doucement, plus un frisson. Une douce chaleur l'envahit progressivement, redressant imperceptiblement chaque poil de son corps, faisant frémir la surface de sa peau comme frémit la dune sous la caresse du khamsin, pour se diffuser enfin jusque dans ses chairs. Ses mâchoires se sont relâchées, ses lèvres se desserrent pour dessiner un fin sourire. Il reste étendu et savoure ce moment à chaque fois rare et précieux.

Il effleure un moment, de la pulpe de ses doigts, l'étoffe sur laquelle il se repose. Il en perçoit toute sa finesse et sa douceur. Il s'y attarde, s'y love un peu plus, puis s'étire langoureusement. Il entrouvre ses paupières. Il se sent maintenant plus serein, il maîtrise pleinement le moindre de ses mouvements, mieux même il les domine avec grande facilité. L'esprit est sûr, puissant.

L'air autour de lui semble feutré. Tout est paisible et sans bruit, à part peut-être l'écho sourd des respirations. Il s'échappe de la forte lumière et se dirige vers la salle de bain. Ses pieds se posent sur de la ouate et font le même crissement étouffé des pas sur la neige. Il s'observe dans le miroir. Il se voit tel qu'il a toujours désiré être vu : les muscles dessinés, la chevelure brillante, le regard bienveillant, il respire la confiance.

Il boit une gorgée d'eau, s'arrose le visage. Le temps fait une pause. Les gouttelettes, semblables à ces boules aux facettes réfléchissantes, paraissent virevolter autour de lui et scintillent de mille feux. Ses tempes battent au rythme frénétique d'un flux sanguin extravagant. Il perçoit la fougue de chacune des terminaisons nerveuses de son épiderme, comme des vagues d'extases successives. Il rayonne.

Il se sert un verre. Le liquide ambré fredonne une douce mélodie. Clapotis doré sur clapotis doré, la coupe se remplit, le nectar ondule en de multiples tourbillons, puis les derniers remous s'apaisent. Ses pupilles ont suivi chaque farandole de cette houle alcoolisée et sont comme électrisées par ce tumulte. Sa saveur en est douceuse et sournoise. Il ne compte plus les verres, mais sa fascination reste la même, le ravissement touche à l'extase, l'euphorie est maîtresse à bord.

Emergeant du lit, dans un halo de satin irisé, une fesse somnole encore. Elle semble vaporeuse comme déposée sur le drap. Parfois, sa peau fine est parcourue par une vibration subtile, presque imperceptible, comme bercée par un songe profond et incertain. Il soulève le tissu, dévoilant ainsi la suite arrondie et harmonieuse. Il la frôle de la paume de sa main, puis y pose ses lèvres. Dans son odeur, on retrouve des fragrances orientales, capiteuses et entêtantes. Elle se montre soudain docile et complice, se relâche, accueillante, et laisse envisager une suite plus que favorable. Tout en lui palpite. Il sent son cœur sur chacune de ses extrémités. Il entre en elle, explore sa chaude moiteur. Il trépide, se sent transporté, se raidit d'un coup et, dans un spasme intense, déflagre. Il chancelle sur le côté, les yeux clos.

Le gris est revenu dans le ciel, sur les murs, dans ses yeux, plus terne que jamais. La lumière blafarde de l'ampoule du plafond ne parvient pas à éclairer ce réduit crasseux. Il gît seul sur le lit maculé, le regard perdu dans le gouffre de ses chimères. Resté prostré ne sert plus à rien, il le sait. Il se lève mollement, évite comme il peut les tessons de la bouteille de Négrita éparpillés sur les carreaux froids. Les tremblements le reprennent. Devant le lavabo, il ne voit plus son corps décharné, ni son visage émacié, encore moins toute cette tristesse. Il ne fixe que le gros élastique sur le rebord et la deuxième seringue qui l'attend.

